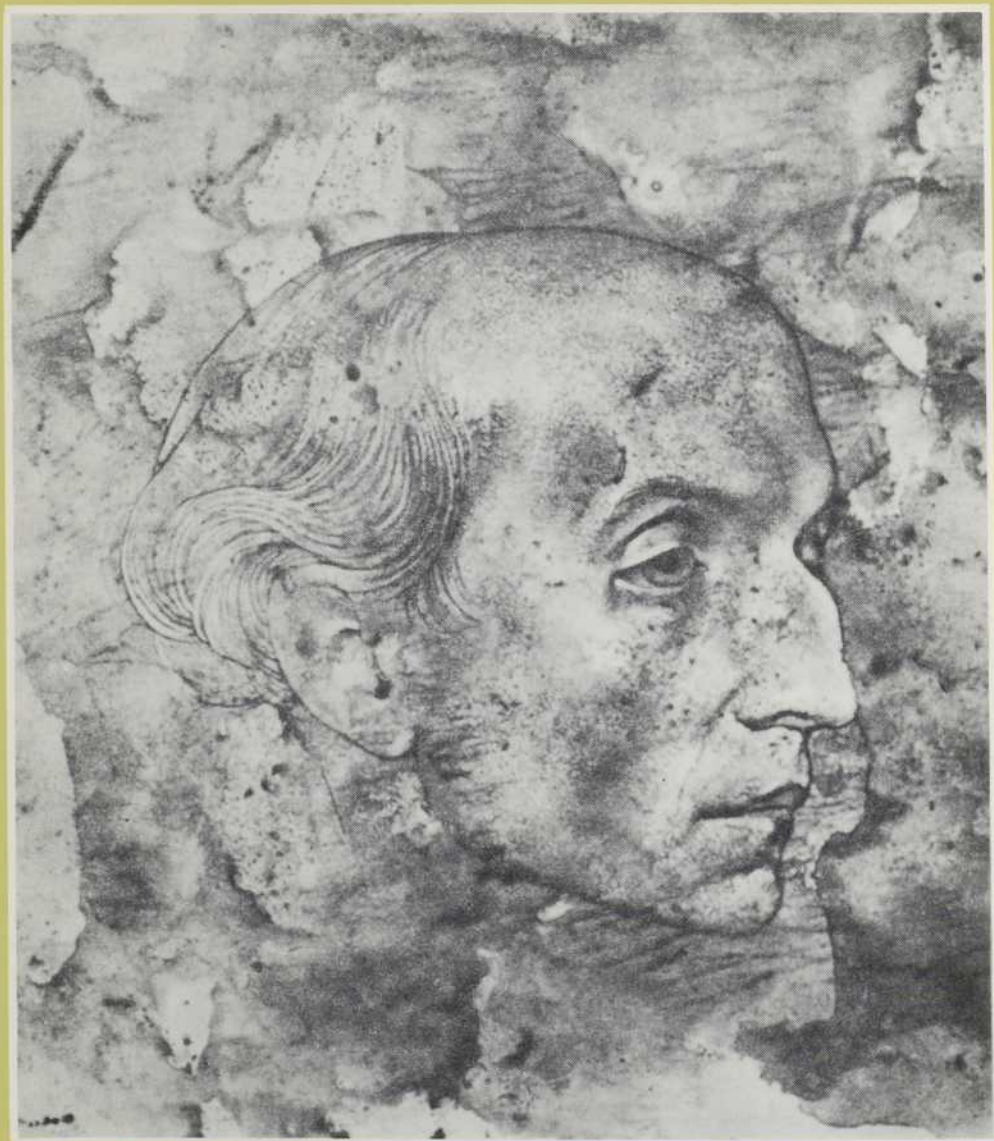


PER
H-78
EX.2

s herbes rouges



Jean-Yves Soucy

AMEN

NOUVELLE

les herbes rouges

170

ISSN 0441-6627

ISBN 2-89272-046-X

Directeurs:

François Hébert

Marcel Hébert

Adresse: C.P. 81, Bureau E, Montréal, Québec, H2T 3A5

Abonnement: 10 numéros, 25,00\$

Distribution:

Diffusion Dimédia Inc.

539, boulevard Lebeau

Ville Saint-Laurent, Québec, H4N 1S2

Tél.: (514) 336-3941

La revue *les herbes rouges* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

La revue *les herbes rouges* est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois.

Dépôt légal: 4^e trimestre 1988, Bibliothèque nationale du Québec

© Les Herbes Rouges et Jean-Yves Soucy, 1988

Jean-Yves Soucy

Amen

nouvelle

DU MÊME AUTEUR

revue *Les Herbes Rouges*

Les esclaves, nouvelle, n° 158, 1987.

éditions *Les Herbes Rouges*

La Buse et l'Araignée, récits, 1988.

autres éditeurs

Un dieu chasseur, roman, Presses de l'Université de
Montréal, 1976; Éditions La Presse, 1978.

Les chevaliers de la nuit, roman, Éditions La Presse 1980.

L'étranger au ballon rouge, contes, Éditions La Presse, 1981.

Parc Lafontaine, roman, Libre Expression, 1983.

Érica, roman, Libre Expression, 1984.

À la mémoire de Gilbert La Rocque

me ne n'était pas de voir — et l'on
peut appeler voir ce qui fait les gens
— mais de se reconnaître. Je me rendis
compte que jamais la vie n'avait éveillé
en moi le standard intellectuel; que tout ce
qui m'intéressait, c'était ce que je fais
maintenant: quelque chose de parasite
à la vie, qui participe d'elle en même
temps, et la dérange.

(ou plus simplement)

La vie d'un homme de lettres par la
suite. Je ne me suis jamais occupé de
rien, et j'ai attendu que la vie me vienne.

HENRY MILLET

Théâtre de la Comédie

LES ÉDITIONS DE GILBERT LA ROSIERE

Les Éditions de la Rosierie

Les Éditions de la Rosierie, 1972, 1981

Les Éditions de la Rosierie

Les Éditions de la Rosierie, 1972, 1981

autres Éditions

Un bleu d'acier, essai, Presses de l'Université de
Montréal, 1976; Éditions Le Press, 1982.

Les rêves d'acier de nuit, roman, Éditions Le Press, 1980.

L'Étranger de l'acier rouge, essai, Éditions Le Press, 1981.

Par l'acier, roman, Librairie Expression, 1981.

Acier, roman, Librairie Expression, 1984.

Je m'aperçus que le désir de toute ma vie n'était pas de vivre — si l'on peut appeler vivre ce que font les gens — mais de m'exprimer. Je me rendis compte que jamais la vie n'avait éveillé en moi le moindre intérêt; que tout ce qui m'intéressait, c'est ce que je fais maintenant: quelque chose de parallèle à la vie, qui participe d'elle en même temps, et la dépasse.

[ou plus simplement:]

La vie s'en va à la dérive par la vitrine. Je repose là, pareil à un jambon illuminé qui attend que la hache tombe.

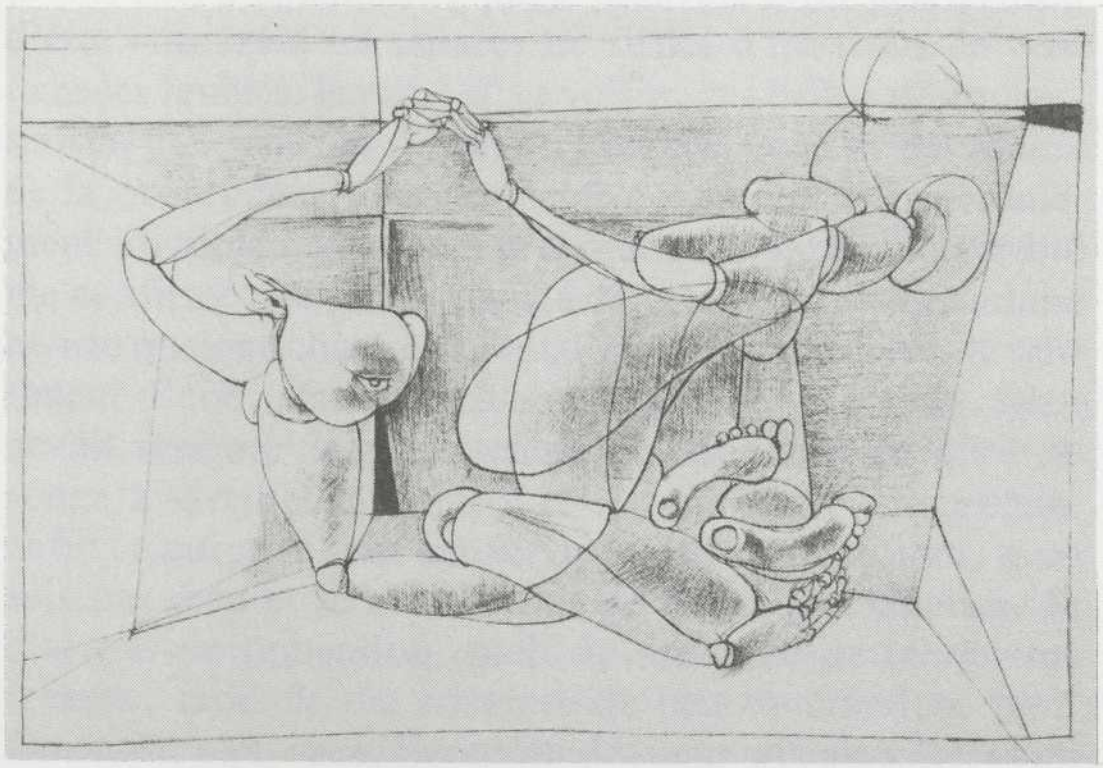
HENRY MILLER
Tropique du Capricorne

Je m'aperçois que le destin de toute
ma vie n'est pas de vivre — et l'on
peut appeler vivre ce que font les gens
— mais de m'exprimer. Je me rends
compte que jamais la vie n'avait été
en moi le moindre intérêt que tout ce
qui m'intéressait. C'est ce que je suis
aujourd'hui : quelque chose de possible
à la fois, qui signifie d'elle sa même
tendance à la dévotion.

[ou plus simplement]

La vie est ce à la terre par la
terre. Je pense à tout à la fois
à l'homme qui attend que la terre tombe.

HENRY MILLER
Troisième de Capricorn



con
de
Pas
ren
nui
coll
je s
d'è
dan
sati
de
mer
me
heu
tim
dev
son
enfi
suis
n'ai
rega
Cra

Silence. Silence insondable. Non pas profond, plutôt compact. Aucun chant d'oiseau, cri d'enfant, aboiement de chien, accord de musique ou grondement de moteur. Pas même le bruit des choses qu'on déplace, bouscule et renverse, ou celui de ma respiration, et par conséquent, la nuit de ma cécité ne possède ni dimension ni frontière, elle colle à ma peau, matrice qui m'emprisonne. Elle est moi, je suis elle. J'entendrais, que je pourrais avoir la sensation d'être entouré d'un espace. Le sifflet d'un train, le vent dans les feuilles, la radio d'un voisin, des bribes de conversation, mes semelles sur le sol: tout cela créerait des plans, de la profondeur, une perspective sonore, un environnement invisible mais d'une présence indéniable. La surdité me confirme que je suis plongé dans le néant, et quand me heurte quelque chose ou quelqu'un, j'ai chaque fois le sentiment d'une création accidentelle aussitôt évanouie. Dieu devait ressentir la même chose au début, avant qu'il ne songe à inventer la lumière et le bruit pour comprendre enfin ce qui se passait autour de lui. Seulement, moi, je ne suis pas dieu et je me satisfais de ma seule existence. Je n'ai pas de prétention, moi! Je me mêle de ce qui me regarde, moi! Je me contente de peu de création, moi! Crachats, pipi, caca. Et un peu de sueur aux aisselles, et un

peu de sperme au bout du gland, les deux parce que je m'épuise à caresser cet éperon dressé dans le vide, l'ultime frontière. Pas de quoi faire un monde, ni écrire une Genèse...

La rame de métro, chapelet d'étrons dans les boyaux d'un intestin géant. Et nous dans chaque wagon, entassés telles bactéries laborieuses. Tout y est, l'inconscience, la fermentation, l'abominable remugle de vomi, l'atmosphère fétide et huileuse, les flatulences et les rots aux bouches des stations. Et à la surface, fiente d'hydrocarbures, soupe de monoxyde de carbone et de sulfure d'azote, poussières empoisonnées, un autre merdier où nous pataugeons. Borborygmes et ronronnements d'une ville repue des heures rongées à des millions de vies. Dans ce fumier, grouillement de vers aveugles. Qu'on ne s'étonne pas que j'aie détruit ce monde de fange, que je me sois payé moi aussi un déluge.

Je déraille, je déparle. Dieu! Monde! Concepts l'un et l'autre dénués de sens. Il n'y a que moi, l'alpha et l'oméga. *Au commencement était le Verbe.* Moi et ma voix qui n'en est pas une. Une voix par analogie, une voix sans vibrations des cordes vocales, sans ondes sonores, rien que de petites décharges des neurones dévergonnés. C'est elle qui fait plein le silence localisé dans ma boîte crânienne; dans mes oreilles, il est creux, pour ainsi dire inexistant. Absence de sons dans mon corps aussi, ni battement de cœur ni gargouillement d'estomac. Quand je grince des dents, rien ne grince. Le silence, c'est d'abord un bruit, comme si une multitude de grillons ne cessaient jamais de striduler, un grésillement composé d'échos fantômes. S'y ajoutent les pensées. C'est bavard comme tout, une pensée, ça vous déboule en avalanche d'une synapse, ça roule

en tonnerre le long d'un axone, ça déferle dans un sillon du cortex avec la fureur d'une lame de tempête sur des brisants. J'ai beau essayer, je n'arrive pas à penser tout bas; c'est possible quand on a l'extérieur pour étalonner le niveau sonore de ses idées. Moi, j'en suis réduit à cogiter à tue-tête, le bouton du volume bloqué au maximum.

Et les souvenirs! les souvenirs dont autrefois je me désolais de ne capter que de faibles résonances, quel vacarme ils font! Je vibre encore de tout ce qui m'entra par une oreille sans que j'y prenne garde et ne ressortit jamais par l'autre. Réprimandes, invectives, menaces, supplications, déclarations, prières, ordres, défenses, reproches. Les choses les plus graves comme les plus insignifiantes. *Passez-moi le sel, s'il vous plaît... Maudit chien! me faire ça à moi qui t'aime tant... Hep! Hep! Votre ticket! Là, dans la boîte... Acceptez-vous de prendre pour légitime épouse... Mathématiques, 62%; chimie, 46%; anglais, 39%. Vraiment vous êtes la honte... Je t'aime, je t'aime... Veuillez attacher votre ceinture et vous abstenir de fumer... Votre solde n'est pas suffisant pour couvrir ce chèque... Dis-moi que tu m'aimes encore... C'est inadmissible! Ça fait vingt fois que j'essaie d'obtenir ce renseignement... Papa, pourquoi la chienne a un gros ventre?* Voix d'hommes, de femmes, d'enfants, d'annonceurs, de prêcheurs, de censeurs, d'emmerdeurs de tout acabit, voix qui ont perdu leurs caractéristiques propres et se fondent en une seule, sans doute la mienne, étrangère, neutre, sans âme, sans âge, sans sexe, et à laquelle je ne m'habitue pas, bien qu'elle me casse les lobes du cerveau depuis des lustres.

Quand on n'est pas atteint de surdité, le bruit existe en dehors de soi et l'on peut se boucher les oreilles, dormir

ou couper la communication en se concentrant sur le filet de voix qui nous habite. La rumeur de l'univers emmurée en moi ainsi que celle de la mer dans les spires d'un coquillage, je subis sans répit un indescriptible tintamarre. Cette rumeur qui fut un jour la réalité où j'évoluais à l'aise, insouciant abeille contribuant de son petit vrombissement à la cacophonie de la ruche, aujourd'hui je la comprends, j'entends qu'elle n'est qu'une symphonie d'insignifiance, le chœur des médiocres, des tièdes, des imbéciles qui se gargarisent de conformisme, répètent à l'unisson les lieux communs, se confortent dans leur nullité, jettent l'anathème sur qui ose détonner. J'en fus de cette manécanterie, castrat parmi les castrats. Quelle chance d'être mort!

Je suis aveugle de la même façon que *malentendant*, c'est-à-dire, assommé par des images. Je n'ai jamais tant vu que depuis que mes prunelles sont stériles. Pour être plus juste: je n'ai jamais été autant forcé de regarder que depuis que je n'y vois plus. Impossible de me distraire comme autrefois, détourner les yeux, m'étourdir en fixant un spectacle sans intérêt ou, moyen imparable, effacer le monde en fermant les paupières. Je suis enchaîné dans le kaléidoscope fou qu'est mon cerveau. J'ai perdu la vision du monde, peut-être parce qu'il s'est tout entier engouffré en moi. Oui, je l'ai avalé. Autoroutes, usines, quartiers cossus, terrains vagues, districts crotteux, trottoirs des centres-villes où se pressent et s'agitent des couillons, parcs où roupillent des clochards, flânent des moribonds, s'amusent des enfants vieux déjà de leurs désillusions d'adultes. Les villes pouilleuses, les campagnes bouseuses, des corps, des visages, tout, la beauté comme la laideur, les espaces vierges et les dépotoirs, les étoiles et le sable des déserts. Les scènes autrefois contemplées se sont fixées en

moi. Ou du moins, elles l'étaient. À présent décrochées, elles traînent pêle-mêle. Ma mémoire, une quincaillerie après un tremblement de terre! Fatras de souvenirs qui, classés, étiquetés et rangés sur des rayons, relataient une histoire d'une parfaite linéarité. Et, non content d'être saturé de ce qui fut, mon cerveau compose sans cesse de nouvelles images, les agence avec des anciennes, invente des visions que je n'ai jamais eues, des gens que je n'ai jamais rencontrés, des couleurs qui n'ont jamais existé, des formes impossibles et qu'aucune géométrie, même à n dimensions, ne saurait décrire.

Je suis condamné à perpétuité dans cet enfer. Aucune réalité pour mettre au pas mon cerveau, relativiser ses créations, normaliser son fonctionnement. Sans point de comparaison, tout va de soi. Folie ordinaire, en somme. C'est l'inverse, l'ordre des choses, qui est aberration. La vie ne propose à votre regard que l'unique image que tous prétendent voir, et afin que perdure la supercherie, chacun à son insu oublie les faits qui la démentent, les morts qui furent en leur temps ses victimes. Et ainsi, l'on en redemande, l'on s'use, satisfaits et béats, ou anxieux et rongés par l'envie, piochant pour atteindre ce bonheur que l'on croit caché dans l'avoir net d'un bilan financier, cassette de pièces d'or que les lutins enfouissent au pied de l'arc-en-ciel. Et l'on vit avec un passé qui nous a choisis, l'on danse alors qu'en dessous le sol risque à tout moment de se liquéfier et de nous emporter dans un impétueux mouvement de solifluxion. Une mince couche de sédiments recouvre les fantômes, rien de suffisant pour les emprisonner, et votre tapage, votre frénésie peuvent à tout moment les réveiller; alors, des mains osseuses surgissent telles des plantes empoisonnées, des tibias nus émergent en champi-

gnons vénéneux, et le jardin du monde prend son visage véritable de cimetièrre, votre vie bascule, arrivent la fin de l'ignorance et le désir de l'impossible fuite. Trop tard, vous êtes faits!

Du temps que j'étais moi aussi un rat dans la cale, j'ai ânonné avec les autres l'«homme, animal raisonnable». Fausseté! L'existence humaine se compose uniquement de sensations et de sentiments. Les idées: des voiles dont on drape par pudeur les pulsions bestiales qui constituent tout notre fonctionnement cérébral. Socialisation mon cul! Perdues les illusions que je partageais avec la foule des civilisés qui préfèrent ignorer qu'ils ne forment à la vérité qu'un troupeau de bêtes fauves. Moi, je me promène tout nu dans ma tête, la queue bandée quand je poursuis une vision à tétons, la queue entre les fesses quand je fuis une meute de cauchemars, tout nu comme un singe, comme lui sans modestie ni honte, soucieux seulement de survivre dans la jungle du cortex, d'y délimiter un territoire, de me perpétuer. Combattre sans cesse des mâles qui ont mon visage, saillir en vitesse des femelles qui ont ma voix. Toujours ce même foutu moi!

Il est compréhensible que j'aie opté sciemment pour le mutisme. À quoi bon prononcer des paroles que mes oreilles n'entendraient pas, m'adresser à des gens qui n'existent pas? À quoi bon, surtout, rajouter à l'incessante cacophonie? Sourd et aveugle — par accident ou maladie, je ne sais pas, on n'a pas pu m'en informer — et muet par choix. Impossible d'établir une durée à mon état, de savoir si je me trouve ainsi depuis quelques heures ou des années. J'ignore à quelle vitesse je pense, je serais donc bien en peine de mesurer l'intervalle entre deux sensations. Surgissent-elles à la vitesse du son ou à celle de la lumière?

Si cela se trouve, elles sont concomitantes, et je pourrais alors vivre le bref moment d'inconscience de celui qui cogne un clou. Je suis peut-être un nourrisson qui rêve sa vie future ou un agonisant qui revit son passé, un asticot qui ronge la matière grise d'un cadavre et s'intoxique des idées qu'il ingurgite, une puce d'ordinateur qui oublie sa nature cristalline et son langage binaire pour se concevoir humaine. À moins que je ne sois qu'un testicule déposé dans une banque de sperme, un immense testicule producteur de semence, premier rouage d'une chaîne de montage qui aboutirait à la production en série d'ouvriers, de soldats, de fonctionnaires, de prêtres. Cela expliquerait pourquoi l'on me conserve. Car j'ai parfois l'impression qu'il y a une organisation, un système bien rodé qui m'a pris en charge.

Mais là, j'anticipe. Quoique... ce dernier mot possède-t-il encore un sens? Hier, aujourd'hui, demain, tout devient contemporain, les images de mon enfance côtoient celles de mon adolescence et de ma vie adulte, aussi fraîches les unes que les autres, aussi anciennes, pas plus réelles que les réminiscences de rêves et de lectures. Ni moins. De cette myriade de fragments, je suis incapable de départager les souvenirs véritables des constructions imaginaires, ce que j'ai vécu de ce que j'ai observé de la vie des autres. Tous les êtres que j'ai intimement connus ou juste croisés cohabitent en moi, s'engueulent ou se complimentent avec ma voix, fornicquent ou s'entre-déchirent au gré de mes humeurs. Quand on n'est plus devant le regard du monde, mais en soi où le monde est devant notre propre regard, il ne subsiste que le sexe et la violence. Les nobles paroles, les beaux sentiments et la moralité dont s'enorgueillit l'humanité, de la frime! Si l'on arrache les masques

et les oripeaux dont nous affuble le carnaval de la civilisation, l'on trouve la violence dénaturée et le désir dévoyé qui, empêchés de s'exprimer, deviennent le cancer qui nous ronge tous. Dans ma tête, je n'ai pas besoin de faire semblant. Quand je ne frappe pas ou ne tue pas, c'est seulement par lassitude ou fatigue, jamais par bonté. Quand je ne viole pas, c'est uniquement parce que déjà satisfait et non par amour. Si l'écœurement me vient parfois de tout ce sang et ce foutre répandus, c'est sans doute parce qu'il demeure des reliquats du dressage qu'on m'a fait subir. L'éducation... les bonnes manières... le Bien et le Mal... Foutaises! Mon caprice est tout-puissant, unique et suffisante justification de mes pensées et de leurs actes. Il n'y a pas d'autre réalité.

N'existe que l'univers de mon cerveau, sphère de sons et de lumières où je fore des labyrinthes à la manière d'une larve grugeant ses tunnels dans un fruit. Un lieu tellement encombré que j'y étouffe et souffre. Pourtant, je continue de créer, de remplir cette outre de neurones qui déjà craque de toutes ses sutures. Si au moins il y avait une bonde que je pouvais retirer, un trop-plein pour évacuer un peu de cette pourriture. Un gros abcès qui n'arrive pas à crever, voilà le cerveau que j'habite. Et même à présent, alors que je m'évade à l'occasion de ce cachot, je le bourre de plus belle, y enfourne ce que je rapporte de mes courses. Sensations nouvelles qui se mêlent aux autres, deviennent du coup indiscernables dans cette bouillie qui est le suc, le jus, le pus de ma vie. Toute ma vie. Mais, quelqu'un a-t-il jamais vécu ailleurs que dans son crâne?

Pour essayer de faire un peu de rangement dans mes hémisphères cérébraux, je pense ces lignes. L'idéal serait de ratisser et d'allumer des feux, comme pour les feuilles

mortes, ou au moins d'entasser les images, d'empiler les idées. Ma tête ne serait plus ce foutoir où je circule avec peine. J'aimerais tracer des sentiers que le vent n'ensable pas aussitôt, jeter des digues qui ne soient pas aussi vite submergées, j'aimerais que se calme cette tornade qui érode tous cairns, bornes ou piquets que j'érige dans mes tentatives d'arpentage. Je rêve d'un jardin à la française, allées ombragées, gravier crissant, brise parfumée, tendres jeunes filles qui vont se tenant par la taille... Au lieu de ça, sous-bois enchevêtré, eaux stagnantes, genoux de palétuviers, lianes, orties, odeur poisseuse de décomposition, sauvages femelles en rut, en cris, en griffes.

Un grand ménage. Écrire l'histoire et détruire ensuite le bouquin. Une bonne fois, je me retrouvai aveugle et sourd. Était-ce le matin, à l'heure de l'apéro ou le soir au milieu d'une baise? Je ne saurais dire. À ce moment précis, le fil se rompit et toute la longueur que je dévidais depuis ma naissance se contracta et se ramassa sur l'écheveau: une boule de nœuds dont je suis le noyau. Je devenais un instant, toujours le même sans qu'il soit besoin de le recommencer et pourtant multiple, un œil de mouche à mille facettes, moi regardant et moi au milieu de chaque plan.

Oh! Je me suis débattu au début. J'ai gueulé. Du moins dans ma tête. Au dehors, si dehors il y avait, on n'entendait peut-être qu'un râle à peine audible. Mais dans ma tête, je hurlais. Et je tempêtais. Je fracassais tout ce qui me tombait sous la main, frappais à tour de bras l'être qui se tenait en face de moi, en résumé, détruisais l'univers pour ensuite douter qu'il ait jamais existé. L'être? Je me dis qu'il s'agissait d'une femme avec qui je partageais mon quotidien. Quelle femme? Ce pourrait être

n'importe laquelle de celles qui errent en moi, victimes hagardes ou chipies vindicatives. Quand je repense à ce moment du début, elles sont toutes là, confondues. Tous les visages aimés, toutes les fentes visitées. Et les visages haïs, et les fentes en vain convoitées.

J'ai tempêté et gueulé jusqu'à épuisement de mes forces. Sans doute étais-je à peine secoué de légères convulsions et de hoquets. Me semble me souvenir de bras solides m'empoignant, puis d'une période de sommeil, puis d'un réveil dans un lit d'hôpital ou d'asile d'aliénés. Des sangles me retenaient au matelas. À la réflexion, un hôpital: on me tâta, palpa, sonda, ausculta. Ce fut mon dernier réveil; depuis, incapable de fermer mon œil mental, je n'ai plus jamais dormi, ce qui me laisse parfois supposer que cette première journée continue de s'écouler. Si mon accident remonte à quelques heures, je peux espérer une rémission. Tandis que si l'insomnie dure depuis des années...

Le désespoir m'est venu et pour en finir, j'ai voulu m'étrangler. Doigts joints sur la nuque, pouces écrasant progressivement la trachée. Lumières vives; d'abord, soleil citron du midi, puis orange du crépuscule, ballon cramoisi qui se dégonfle sur le tranchant de l'horizon. Et l'étoile du berger qui naît au firmament de la rétine. Roulements affolés de tambour dans la nef d'os où les images pulvérisées neigent en poussière. Dans la poitrine, un oiseau frappe les barreaux de ses ailes frénétiques. Douleur agréable et plaisir cuisant étreignent les viscères, des quatre points cardinaux de mon être convergent vers mon ventre des raz-de-marée, mascarets de sang, lames de chair. Je vois mon membre gonfler; *j'entends* craquer l'épiderme du gland, se déchirer le frein, filer le prépuce tel le nylon d'un bas. Mon sexe ne veut pas mourir et sa volonté triom-

phe de la mienne, je desserre ma prise, recule l'échéance afin de goûter jusqu'au bout l'orgasme démentiel.

J'ai refusé la délivrance et ne désire pas de rémission. Plus maintenant. J'ai dit adieu à ce que j'appelais le monde, la vie, je ne songe plus au suicide. La mort que je connais n'est pas trop désagréable. Par moment, j'y trouve des satisfactions, ce qui me fait douter que je sois réellement mort. Je crois plutôt le monde mort, mort de toute éternité: on rêve que l'on vit, et le décor qu'on invente pour ce songe, on l'appelle monde. Moi, je rêve encore, mais totalement éveillé, et le cadre qui autrefois naissait au hasard, construction involontaire et pas toujours plaisante, je le bâtis à ma convenance.

On dira que je me suis fait une raison pour accepter mon malheur. C'est vrai. Et j'ai tellement bien réussi qu'il n'y a plus de malheur. Le malheur tel que je le conçois aujourd'hui n'est possible que dans une existence où les autres resteraient à jamais inaccessibles. Par chance, il n'y a pas d'autres, seulement des fantoches que je fabrique, porte, possède et brise, touche, embrasse, embrase et brasse, tiens, lâche, repousse et rappelle. Quand ils m'enquiquinent, c'est qu'au fond je le veux bien.

Le malheur, je ne l'ai pas goûté depuis longtemps. Il n'était pas au rendez-vous quand je me retrouvai attaché sur un lit. Oh! Peut-être l'ai-je éprouvé l'instant d'un éclair, en prenant conscience de ma condition nouvelle et de ses implications, toutefois l'intensité du seul stimulus sensoriel qui me restait m'a aussitôt écrasé. Je perçus le contact des draps et l'étreinte des sangles avec une telle netteté que la sensation fut insoutenable. Pris de panique, je retraits en moi; happé par un maëlstrom de couleurs et de sons, je tentai de me raccrocher au monde: plante fra-

gile, il se déracina et sombra avec moi. Sombra, le mot est juste. J'avais bien culbuté dans une mer agitée et rugissante, bouillon de culture d'un devenir toujours avorté. Pris dans les courants, ballotté par les remous, j'ai lutté durant ce que j'imagine être des jours et des jours, perdu de vue mon point de départ, oublié mon identité, préoccupé uniquement de survivre au naufrage.

Au bout d'un certain temps, je parvins à mettre un peu d'ordre dans ma tête, ou peut-être m'habituai-je simplement à entendre mille voix simultanées, à voir mille visages et mille paysages à la fois, à croiser mes idées dont la matérialité ne m'étonnait plus. Alors que j'émergeais lentement, j'ai pensé qu'on devait me croire muet et, tout de suite après, que c'était une chance. Qu'est-ce que j'avais à dire de si intéressant maintenant que je ne pouvais plus parler de la pluie et du beau temps? Moi qui aimais tant pérorer et croyais que mon silence serait une privation pour le reste de l'humanité, voilà que j'envisageais avec soulagement de me taire pour toujours. Ma décision fut aussi motivée par les raisons déjà énumérées, à savoir que je ne m'entendrais pas causer, que ça ne ferait qu'un bruit de plus entre mes oreilles, que je ne saurais pas si quelqu'un m'écoutait, et le reste. Mais soyons honnête: le véritable motif de mon mutisme fut qu'ainsi on me laisserait tranquille. J'avais déjà assez de m'occuper d'un cerveau en ébullition, sans en plus communiquer avec l'extérieur, un extérieur que dans mon état il était plus simple et logique d'effacer. Si je parlais ou essayais de le faire, on s'acharnerait sur moi. Et cela, je le refusais. Je trouvais — mais, pourquoi l'imparfait? je trouve, encore et toujours — agréable ma solitude forcée. Elle devint forcenée. J'avais, j'ai, j'aurai en moi amplement de quoi m'occuper jusqu'à la fin. Même plus.



Mutisme, donc. Paralyse voulue. Pas de réaction aux touchers, aux secousses, bien que ces agressions fussent si vives qu'elles m'horripilaient. Quelque chose sur ma main, un doigt ou un instrument, et tout mon être frémissait, tressaillait, souffrait. Volonté tendue, je faisais en sorte de n'en rien laisser paraître. L'esprit demeure toujours à l'affût du moindre signal en provenance des sens, l'habitude ne s'en perd pas facilement, et quand il n'y a plus qu'un seul canal en opération, il s'empare de cet influx et l'amplifie avec démesure. L'effleurement d'une phalange me semblait un coup de massue. Imaginez, si vous le pouvez, l'installation d'une perfusion ou la toilette de mon corps avec la râpe d'un gant de crin. Affreux! L'impression d'être malmené par dix fiers-à-bras qui auraient juré ma perte. Alors, je me réfugiais dans la coque de mon crâne et fermais l'unique écoutille qui donnait encore sur le dehors. Allez-y, palpez, piquez, cathétermisez, je ne suis là pour personne.

Je fis tant et si bien que longtemps on me crut légume, ce qui me convenait à merveille. Quand, par un oubli imprudent, je donnai des signes d'une vie un peu plus que végétative, on voulut m'enseigner le braille. Le papier aux légers renflements me fit l'effet d'une peau de requin. Je

refusais obstinément de trouver du sens à cette souffrance et je m'amusai à crever les petites bulles du papier avec mon ongle. On usa d'une autre technique: des lettres écrites dans ma paume. Je retirais vivement ma main ou écrasais cette pointe acérée qui n'était sans doute qu'un index. Rébarbatif à tout moyen de communication, on m'a décrété idiot et depuis on me fiche presque la paix. Une gifle à l'occasion, peut-être rien qu'un tapotement amical, la caresse distraite qu'on prodigue à un gentil chien-chien. Le coup de poignard d'une injection. Autrement, c'est la quiétude et je reste immobile durant des éternités.

Leur satané braille, qu'est-ce que j'en ai à foutre! Lire? Des livres? C'est vrai que j'aimais lire, du moins je me forçais à feuilleter tout ce qui comptait, soit parce que devenu classique incontournable, soit parce que nouveauté à la mode, et qu'il fallait prétendre connaître sous peine de passer pour un béotien. Que d'insipidités je me suis farci! Des livres de remplacement pour la plupart, dont chacun se substitue à un ouvrage périmé sans le dépasser ni par la forme ni par le fond. Des piles usées qu'on remplace afin que continue de vrombir le petit vibreur cérébral. Dieu du ciel qui n'existe pas! que j'ai lu de livres, cherchant une réponse alors qu'il me fallait plutôt des questions. Ces foutus bouquins survivent en moi et je n'en finis pas de les digérer. Je n'aurai pas le temps de les comprendre tous, alors l'utilité d'en ouvrir de nouveaux? Je ne peux plus espérer un illusoire salut de l'imprimé. Livres, journaux et revues... dans la poubelle avec la radio et le téléviseur! Images et idées toutes faites, pseudo-vérités servies par les prophètes du moment. Bulletins de nouvelles, bulletins de santé du monde. À quoi bon apprendre les dérapages du pouvoir? D'ailleurs, avec tout ce qu'on m'en rapportait,

j'aurais dû me douter que le monde finirait de la sorte: une chandelle mouchée entre le pouce et l'index.

La réalité s'est dissipée avec l'extinction de mon regard. Non seulement ce que je croyais être *la* réalité, mais aussi la réalité telle que les autres l'inventaient. *Les* réalités. Celles des humains, du chien et de l'oiseau, celles de la photographie, de la peinture et du cinéma, cette représentation de l'univers qui varie avec chaque longueur d'onde et que déforme chaque récepteur, cette chimère qu'entretient chacun et où il joue le rôle principal. La mienne contenait toutes les autres. Le hasard n'est plus, la fiction du monde obéit dorénavant aux lois du genre: déterminisme de ma volonté ou de mes caprices. Les acteurs ne s'imaginent plus autre chose que personnages. J'ai un pouvoir infini: créer, orchestrer, détruire, recommencer. Peu à peu, je m'habitue à canaliser la crue des images et des voix, et par moment, j'y vois un peu clair.

À force de souffrir du moindre contact sur mon épiderme, je m'habituai à clore mon sens du toucher ainsi qu'un voyant ferme les yeux, à l'entrouvrir comme on dessille les paupières. Rendre la présence de l'ailleurs tolérable sur ma peau. Pareillement pour le goût; les papilles à peine entrebâillées, j'arrive à n'être plus brûlé par le salé, à ne plus confondre le sucre avec un acide corrosif et trouver l'aigre caustique. Abruti par l'ouïe et la vue, on néglige les autres sens, on les prend pour acquis. Pourtant, tous s'éduquent, on peut leur enseigner la finesse, la subtilité, repousser le seuil de leur sensibilité.

J'ai commencé par explorer ma peau avec les panses des doigts. Cheveux, visage, corps. Sans me lasser, variant la pression et la vitesse afin de moduler le plaisir. Dans ma tête, apparaissait une brise tiède de printemps qui se frotte

aux pétales d'une première fleur, se gratte aux écailles des bourgeons. Image mièvre s'il en est! Il faut savoir que la vigueur ne s'obtient qu'avec le temps, tout art à sa naissance ne saurait qu'être naïf. L'eau matricielle empeste l'eau de rose. *Au commencement était l'ébahissement.* Ce qui sert à se mentir sur son compte, à faire l'économie de sa propre violence. Les petites fleurs bleues dissimulent le fumier qui les nourrit. L'image du vent, donc. Je l'ai *vu*, le vent, je le revois quand je veux, svelte, lisse, tout en muscles et avec des mains de masseuse thaïlandaise. Comment ai-je pu déjà le croire transparent et impalpable!

Quand on n'use que du regard, son épiderme semble identique de la tête aux pieds. Par le toucher, on découvre des rugosités, des zones pileuses, des plaques quasi insensibles et des points où les terminaisons nerveuses affleurent et que la plus légère compression affole. Alors, les mèches des nerfs s'allument et fusent dans les membres, des pétards explosent dans le crâne, des fiestas débutent avec musique et jongleurs. Tout ça parce qu'un ongle s'est posé vis-à-vis du cœur d'un plexus. Le don de la vue se paie très cher.

Inlassablement je découvre ce corps tant négligé autrefois. J'ignorais qu'il s'agit d'un clavier si étendu, une carte en relief où le système de crevasses et les renflements des veines masquent un réseau de lignes de plaisir sans doute analogues aux méridiens de l'acupuncture. Par exemple, des révolutions lentes du majeur sur le pourtour de la rotule droite font frémir le grand pectoral gauche, la sensation agréable traverse l'épaule, atteint le trapèze correspondant et remonte le long de la nuque. Moi qui ne parvenais jamais à m'abandonner aux caresses d'une partenaire, je passe à présent une grande partie de mon temps à

parcourir ma carcasse, le cerveau tout entier dans les doigts. Et quand j'ai goûté tout ce que le mariage de mes paumes et de ma peau pouvait m'offrir de délices, je prétends que les mains ne sont pas miennes et recommence, en ramenant ma conscience dans le coffret d'ivoire au couvercle bombé où je fais défiler des femmes, d'abord habillées. Gros plans de visages, de chevelures, d'yeux, de lèvres; formes rebondies ou osseuses, silhouettes filiformes ou plantureuses. Filles prépubères, jeunes mères, vamps vieillissantes, boniches, communiantes, grandes bourgeoises, putes: toutes elles paradent, paonnent, s'offrent et se dérobent. Cela dure tant que je n'ai pas couvert la superficie de mon épiderme. Alors, je monte d'un cran et reprends l'itinéraire des attouchements tandis que mes créatures se dévêtent et s'exhibent avec impudeur ou se débattent quand j'arrache leurs fringues. Nues, désirantes ou apeurées. Au niveau suivant, je les livre à la débauche. Ne reste plus qu'une ressource tactile appropriée à mon état d'excitation: mon intelligence glisse jusqu'à mon érection et je me masturbe avec lenteur, attentif uniquement à la vie de mon membre.

Ces séances durent sans doute des heures car ensuite je suis dans un état d'épuisement extrême. Épaisse odeur de sexe. Une lumière aveuglante m'engourdit, et longtemps je flotte dans une extraordinaire demi-conscience. Cette narcose est ce que je connais de plus approchant du sommeil qui m'est interdit. Là, je me repose enfin, sans penser ni sentir. Instants paradisiaques, toujours trop brefs. Je recommence sans fin à me branler, pour ce moment de grâce qui me fait appeler la mort.

Souvent on dérange mes activités. Avec sauvagerie. On arrache mes doigts du pénis, on me soufflette, on m'a

même attaché les mains à la tête du lit. Sans doute parce que je ne choisis pas toujours le bon moment pour jouer avec ma chair. Comment saurais-je si c'est le calme de la nuit ou l'heure des visites? Le bon moment pour moi, c'est quand j'en ai envie. C'est ma queue après tout! Je ne demande rien! Je me rééduque après l'ignoble conditionnement subi durant vingt ans. Je me venge de ces importuns en leur prêtant des visages grotesques, des corps hideux, une âme desséchée et torse. Des jaloux! Oui, des eunuques, des frigides, des prudes entravés par les interdits, des frustrés que paralysent leurs peurs. Ils m'envient ma sainte bestialité, eux qui vivent coupés de leur corps de toute façon aseptisé. Batraciens de bénitier! Ectoplasmes nécrophages! Larves éthérées!

C'est arrivé qu'on me frappe la poitrine et les cuisses avec quelque chose de souple, une ceinture ou un cordon, mais je n'ai pas cessé de me masturber, au contraire je secouais plus fort ma viande. Une infirmière puritaine voulant me priver de ce qu'elle se refusait, ou une vieille religieuse qui craignait de ne pouvoir oublier mon exemple en se retrouvant dans sa cellule. J'ai joui tandis que les coups redoublaient, signe de la rage qu'elle éprouvait de contribuer involontairement à mon plaisir. J'ai pointé mon pénis dans la direction supposée de ma tortionnaire et j'ai tout lâché d'un seul coup, à l'instar d'une mouffette arrosant un intrus. Un long trait se ficha dans son œil, un boulet lui éclata au milieu du visage. Finie la courroie. L'être s'était écarté pour vomir. Un rire interminable secoua mon corps.

Me voilà devenu un masturbateur compulsif, moi qui dans l'âge adulte n'avais pratiqué l'onanisme qu'à deux ou trois reprises. Je jugeais cet acte perte de temps et gaspil-

lage d'énergie. J'avais des choses autrement importantes à réaliser, des projets, des travaux, des tracas. Quoi? Je serais bien en peine de le dire. La fourmi garde-t-elle souvenance de ses allées et venues? Mon peu de libido, je le ménageais pour des coïts occasionnels avec la femme de l'heure. À bien y penser, plutôt fréquentes, les copulations. Pas tant par nécessité que pour cultiver mon image. J'ai toujours été attentif à celle que je projetais: élève studieux, mari dévoué, employé exemplaire, bon amant, bon fils, bon père, bon pied, bon œil.

Cette gymnastique du poignet, même adolescent j'en étais peu coutumier. Je maintenais un rythme hebdomadaire. Le dimanche matin, quand je faisais la grasse matinée. Question d'hygiène. Et aussi pour me rassurer que «ça» fonctionnait encore, car je me doutais qu'un appareil génital en bon ordre m'aiderait à faire mon chemin dans la vie. On ne croit pas au sérieux de qui n'a ni femme ni enfants — enfin, je le pensais — et je voulais qu'on fasse cas de ma personne. Meticuleux et ne laissant rien au hasard, je recueillais mon éjaculation dominicale dans un verre et en mesurais le volume à l'aide d'un compte-gouttes. Je notais dans un calepin le nombre de centimètres cubes de semence émise chaque semaine et je suivais sur un graphique l'évolution du débit au fil des mois, comparais les résultats d'une année à l'autre. Les fluctuations à court terme ne me préoccupaient pas car mes rêveries masturbatoires n'étaient pas toujours d'une efficacité égale, et je me retrouvais souvent coincé avec les mêmes qui s'éculaient à l'usage. Force m'est de constater que tout jeune je possédais déjà ces dispositions qui m'ont permis de réussir dans les affaires: esprit lucide et calculateur, amour des statistiques et des bilans.

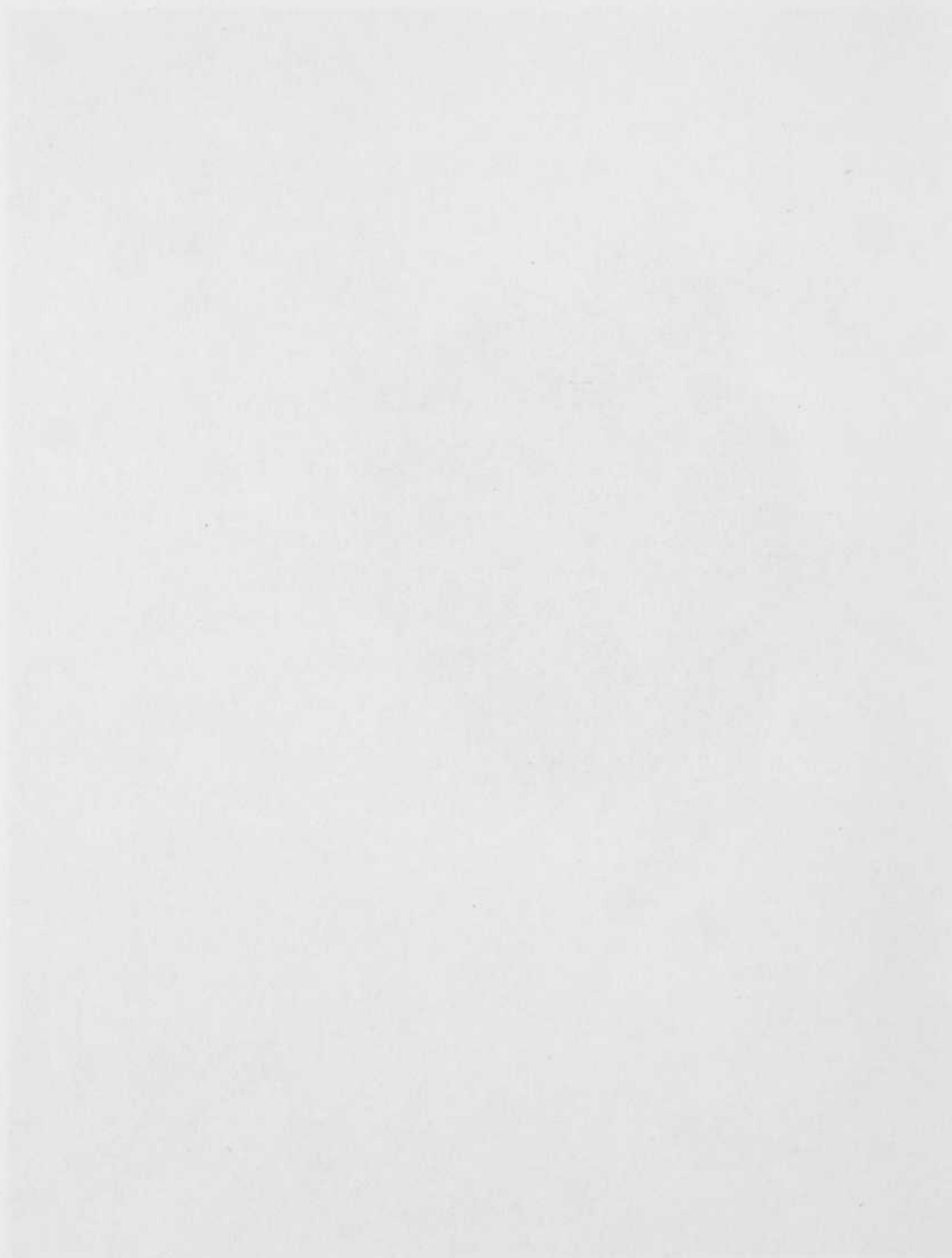
Que j'étais à plaindre! Pas de fantasmes, pas de pulsions. Je me déssole en songeant aux hectolitres de sperme que je n'ai jamais éjaculé et qui s'est perdu Dieu sait où dans mon organisme, peut-être dans mes artères qu'il a rigidifiées et encrassées au point d'en réduire le diamètre intérieur, peut-être dans mes articulations dont il a peu à peu ossifié le cartilage. Qui sait si ce n'est pas la cause lointaine de ma cécité et de ma surdité! Ces barriques de semence, qu'il aurait été agréable de les crachoter dans un mouchoir ou dans le drap, un peu chaque soir, sans me soucier de la quantité. Cela eût supposé que je développe mon imaginaire, le nourrisse et l'engrosse. J'aurais eu un plaisir quotidien, en plus de l'aiguillon de la culpabilité: «C'est trop! Je dois ralentir. Je vais me restreindre à un jour sur deux. Cette activité me donne des boutons. Et si j'étais anormal, une sorte de maniaque sexuel? Ne dit-on pas que ça débilite?» Au lieu de ça, pur six jours sur sept! Me masturber le dimanche matin me paraissait aussi normal que de me brosser les dents après chaque repas. Et je consacrais plus de temps à mesurer l'éjaculation qu'à jouir d'elle.

Un branleur mécanique et distrait, voilà ce que j'étais. Je reprends le temps perdu, cela seul importe. Le passé est le passé, on ne le refait pas. Oh! pas si vite. En vérité, je le refais comme il aurait dû être, même mieux. Le temps devenu circulaire, le voyage est court et facile jusqu'aux époques reculées. Je rejoins l'adolescent que j'ai été, que je suis, et lui fais la leçon. Après l'avoir tancé, vertement cela va de soi, de gaspiller son temps à des choses sérieuses et d'un ennui mortel, qui de toute façon ne lui seront d'aucune utilité plus tard, je l'incite à jouir souvent et lui montre la façon de procéder. J'essaie de le rendre

vicieux. Il n'y a que ça dans la vie. À cause de la mort qui dévalue tout. Et puis, seul le plaisir solitaire échappe au contrôle du groupe. Ça et les rêves. Tout le reste est «retenu contre vous». Même la folie fait l'objet d'une récupération et d'une exploitation par le système.

Pourquoi n'ai-je pas eu d'expériences homosexuelles avec des petits compagnons, comme tout adolescent qui se respecte? Rien! Pas de parties de fesses avec de jeunes voisines, ni la saillie d'une vache durant les vacances d'été à la campagne. Aucun voyeurisme, alors que des gamins traversaient la ville pour observer ma deuxième voisine qui se déshabillait chaque soir sans baisser le store. C'eût été différent sans doute si je n'avais pas été affligé de parents permissifs. Le bonheur que j'aurais eu à déjouer la surveillance de géniteurs pudibonds. Les miens se voulaient évolués. Mais, que l'on place des condoms dans le tiroir de votre commode alors que vous avez seize ans, et cela vous enlève toute envie de baiser. Lorsque j'ai voulu m'en servir à vingt et un ans, ils étaient éventés! Par chance, la prostituée dont j'avais retenu les services pour mon dépucelage en possédait de plus frais. Jamais je ne l'aurais pénétrée sans cette protection. À défaut d'arriver vierge au mariage, je m'y voulais sain...

The first part of the book is devoted to a general introduction to the study of the history of the world. The author discusses the importance of the study of the history of the world and the methods used in the study of the history of the world. The author also discusses the importance of the study of the history of the world and the methods used in the study of the history of the world.



nas
fem
ban
sylla
lang
laqu
aujc
dû è
la n
tex,
ton
plus
rega
plai
fil
acc

qui
m'a
jam
con
brui

Assez! Assez, bavard! Je n'en peux plus de cette voix nasillarde. Fais silence, ouvre-toi plutôt au lamento de ces femmes qui continuent de jouir en toi. Écoute ces mots banals, inappropriés au contexte, marmonnés ou criés, ces syllabes qui se défont et se recomposent pour produire une langue impossible à déchiffrer. Cette musique céleste à laquelle tu ne prêtais qu'une oreille distraite, écoute-la aujourd'hui avec le recueillement et l'émotion qui auraient dû être tiens, mesure ta chance que ces femelles avalées par la nuit aient gravé leurs chants dans les sillons de ton cortex, revis ces moments où elles furent plus près de toi que ton ombre, néanmoins aussi inaccessibles que l'étoile la plus lointaine, et savoure l'infinie tendresse de leurs regards quand elles observaient ton visage ravagé par le plaisir, ces regards qu'aucune mère ne peut porter sur son fils alors que pourtant, à cette seconde précise, chacune accouchait de toi.

Me revoici qui divague. Ce n'est jamais que ma voix qui mime ce qui fut. Ce qui est. Sera. À présent qu'il ne m'arrive plus de sons de l'extérieur, je sais qu'il n'en est jamais venu. Le tympan est un bouchon étanche, aucun conduit ne mène de l'oreille au cerveau, chacun produit les bruits qu'il prête au monde, entend ce que les autres disent

ouïr. L'être humain est ainsi fait qu'il ne peut tolérer d'être orphelin de l'univers, orphelin d'un ailleurs, d'un sens en fait. Un autre que moi se plairait à construire autour du radeau de drap une chambre, des couloirs, un hôpital, une ville, à imaginer toujours présent le monde qu'il croyait posséder autrefois. Très peu pour moi, merci, j'ai vécu bien assez longtemps dans cette fable.

À l'époque de l'exploration de ma peau, je m'intéressais également à la vie de mes papilles gustatives bien que ce champ d'expériences fût limité: salive, sueur, urine, sperme, excréments. L'eau et le brouet dont on me gava, sans régularité il me semble, quoique je ne puisse l'affirmer avec certitude. Au début, je trouvais cette soupasse insipide; mon palais s'affinant, je parvins à y discerner une dizaine de saveurs, toujours les mêmes, cependant mariées selon des proportions différentes d'une fois à l'autre et formant un bouquet jamais tout à fait identique. Manquant de points de référence pour les nommer et dans l'incapacité d'exercer mon goût sur des nouvelles, je me lassai vite et fermai ce sens dont la musique devenait d'une monotonie déprimante.

À part les promenades hors de mon cerveau pour me toucher, comme autrefois les fidèles sortaient fumer une cigarette sur le perron de l'église durant une messe interminable, je vivais ainsi qu'un bivalve fermé jusqu'à ce que j'entende mon nez pour la première fois. Soyons plus précis, l'histoire déteste les raccourcis. De temps à autre, un bras soulève mes fesses afin qu'une bassine soit glissée dessous. Ce manège se répétait sans doute depuis belle lurette sans que j'y prenne garde; lorsque je m'en suis rendu compte, je m'occupais à mettre au point une relation à trois avec ma première femme et l'adolescent que j'ai été.

Le teneur de bassine s'impatienta et toucha mon anus avec insistance. Je compris ce qu'on attendait de moi; d'agacement, je relâchai mon sphincter et retournai aux préliminaires du triolisme.

La fois suivante, on m'interrompt de même façon alors que, Néron, je boute le feu à Rome. Exaspéré, j'ordonne à mes intestins de se tenir cois et je veux reprendre mes activités d'incendiaire, cependant une sensation inusitée m'en empêche. Un doigt force mon anus, y pousse une quelconque pommade lubrifiante et glacée. Jetant la torche, je me concentre sur cet événement. Les stimuli nouveaux sont tellement rares que le désagrément me devient plaisance. En signe de gratitude, je fais ma commission.

Progressivement, j'ai éduqué la main à la bassine en me retenant chaque fois davantage, l'incitant de la sorte à de plus longs et profonds attouchements, ce qui devait éveiller un désir latent chez elle car un doigt, ensuite deux, puis trois menèrent un sabbat de tous les diables dans mon fondement. Durant ce temps, l'autre main frottait mon ventre pour ranimer mes viscères paresseux. Le plaisir de brimer mon envie, joint à celui de la pénétration, me donna un plaisir aussi grand qu'un orgasme sexuel. Et c'est durant cette petite mort, alors que j'étais nulle part, que j'ai flairé ma merde. Une révélation! Cette impression olfactive supplanta toute autre perception et occupa mon cerveau bien après que la bassine eut été retirée et l'homme retourné à son inexistence. Rien que le relent épais et chaud des excréments. Je renouais avec le bien-être que je connaissais quand, nourrisson, je chiais dans ma couche.

L'infirmier torche ma raie, lave mon corps, le poudre en étendant le talc du bout des doigts, oint d'huile mes fesses, mon scrotum et mes aines. Tout ça avec une délica-

tesse qui contraste avec la force que je lui devine. Il me manœuvre comme si je ne pesais guère plus qu'une plume, je m'alanguis et m'abandonne à sa puissance qui me protège, à sa sensualité qui m'enveloppe. Qu'il est beau dans sa virilité! athlète aux biceps rebondis, au menton volontaire fendu d'une fossette verticale, aux joues bleuies par la repousse de la barbe. Qu'elle est touchante cette maladresse de jeune père qui craint de blesser son poupon! Un homme qui catine en secret, peut-être un dur, un macho qui comble avec moi son désir le plus honteux: jouer à la poupée comme dans son enfance il a vu avec envie ses sœurs le faire.

Belle occasion d'apprentissage pour lui qu'un sourd-muet-aveugle, un quasi-paralytique à qui il ne prête aucune activité autre que réflexive. Ce n'est pas moi qui vais le détromper. Qu'il continue d'ignorer que ce poupard est en réalité son maître et son mentor. Autrement, il pourrait s'effaroucher et je n'ai pas fini de l'entraîner. Il me revient avec sa main encore timide, son visage troublé, une lueur de culpabilité dans les yeux. Ne pas le brusquer, goûter ce qu'il me fait sans l'obliger à brûler les étapes, car le secret du bonheur réside dans la progression. Le plaisir est une échelle dont on atteint vite le sommet. Terminus. Habitude et désabusement. Ne pas hésiter à descendre et recommencer l'ascension sans omettre un seul barreau. Qui veut voyager loin ménage sa monture, qu'elle soit femme ou homme.

Je compose les scènes que je veux le voir jouer, et il s'y conforme toujours avec un léger décalage. Bientôt, il m'enlèvera dans ses bras musculeux pour appliquer ma bouche contre sa poitrine velue, histoire de vérifier si je n'aurais pas un réflexe de succion. Tiens! il me prend, une

touffe de poils frotte mes lèvres, j'ouvre, j'accepte. Mon Dieu! qu'il est minuscule ce tétin rond et dur! Il me berce en rêvant que son pectoral va pisser du lait, et dans ma tête s'orchestre une berceuse. Que c'est bon cette intrusion de l'ailleurs, cette présence irréfutable. Remplis-moi, leste-moi, ancre-moi. Recroquevillé, je tète dans la plus totale béatitude. Mais la chose fond et s'évanouit, ne subsiste qu'un goût âcre dans ma gorge, peut-être celui de la solitude. Et je flotte, baudruche emportée par les vents de la folie, et je dérive, épave arrachée à la berge. Viendra une autre fois...

Après la révélation du fumet de mes excréments, j'ai beaucoup réfléchi aux implications de cette découverte d'un troisième sens, le seul qui dépasse la barrière de ma peau, le seul que je puisse utiliser dans l'immobilité la plus totale. Pour palper, mes mains doivent bouger, pour être dégustées, les choses doivent entrer en moi; le goût n'est qu'un avatar du toucher. Dans son immatérialité, l'olfaction allait m'offrir le moyen de m'évader. J'ai appris à sortir ma conscience de sa niche et à l'installer dans mes narines. Plus d'idées. Je me préoccupe seulement de filtrer l'air afin de capter l'âme évanescence que les êtres exsudent à leur insu. Considérées sous cet angle, les odeurs m'apparaissent ainsi que des entités dotées de caractéristiques propres, aussi distinctes les unes des autres que des personnes par leurs traits et empreintes digitales. Je conserve du temps où je voyais le travers d'anthropomorphiser, et je les dote de physionomies, de silhouettes, même translucides. La notion de sublime ou de nauséabond disparaît, l'odeur ne sert plus à provoquer une réaction quasi inutile des neurones, plaisir ou déplaisir, cesse d'être un adjectif qui n'ajoute presque rien au nom. Elle est le subs-

tantif. La substance. Plus qu'une information partielle sur une chose, sa nature même.

Cette faculté, il m'a fallu la développer; pratiquer des exercices de haute voltige. Rien qu'en battant des narines, j'ai risqué un premier pas à l'extérieur. Il serait plus correct de dire que j'ai poussé deux antennes hors de mon nez, ainsi que l'escargot sort de sa tête des yeux télescopiques. Et à force d'attention, j'ai capté l'exhalation de mes aisselles. Un saut d'une vingtaine de centimètres! M'enhardissant, j'ai atteint le parfum *sui generis*, puis celui de mes doigts de pieds. Dans l'euphorie de ces progrès rapides, je risque un grand coup: l'envol du lit. L'impression d'avoir de minces et souples tentacules qui croissent de mes fosses nasales et grouillent dans l'espace ambiant. Ils me rapportent un bouquet de senteurs que je trie: poussière, désinfectant ou produit de nettoyage, plâtre humide; terre et sève: une plante en pot, une fougère.

L'exaltation a été de courte durée: j'avais complété l'inventaire de l'étang d'arômes où je croasse. Une espèce de bulle, et au-delà, un nouveau désert. Et j'ai songé à des murs, un plancher et un plafond qui limiteraient la portée de mon flair. Encore une frontière, à peine plus distante de mon cerveau que ma peau. En d'autres époques, on croyait que les rayons lumineux émanaient de l'œil et non pas, comme le prétend la science, des objets qui réémettent les photons du soleil. Je me demande si les anciens n'avaient pas raison; ma cécité viendrait alors de ce qu'en moi s'est éteint le projecteur. L'explication antique de la vision me fait comprendre le fonctionnement de l'olfaction. Jaillissant de mon nez, un réseau de cordes sensibles rayonne autour de moi, et je quitte mon cerveau pour y jouer au fildefériste.

Je suis étendu sur le matelas, l'odorat en efflorescence, à me désoler de la monotonie de ce qui s'offre à la narine, quand d'un coup m'assaillent cent odeurs confondues. Étourdissement. Je rappelle mes appendices ainsi qu'une anémone effrayée rétracte ses filaments, et je ne sens plus qu'une vague présence. Poussé par la curiosité, je rouvre mes cornets, pousse mes rayons que je garde groupés en faisceau, remonte les ruisseaux d'effluves, en trouve la source. Forme floue que je capture et enrobe, fantôme qui s'opacifie à mesure que je le palpe de ma trompe. Une fragrance qui voile tout le reste, un parfum commercial si vif qu'il englue mes bulbes. L'addition de multiples essences que j'effeuille une à une, et dont je mémorise les caractéristiques. Puis, je me dégage de cette mélasse, pénètre plus avant. Le fixatif à cheveux, du fard, du rouge à lèvres. L'haleine: dentifrice à la menthe, caries. Un désodorisant qui me fait songer à une pâtisserie fourrée; en brisant la croûte, j'atteins au centre l'exhalaison des glandes sudoripares. L'empois, un uniforme sans doute. Le cuir de chaussures neuves. Remonter. La lavande ne me parle pas de champs bourdonnant d'abeilles mais d'un tiroir où l'on conserve la fine lingerie. Je tâtonne, farfouille, trouve une ouverture; la trompe s'immisce, flaire, renifle... Les vacances au bord de la mer, le varech, la marée... Des images de vulves s'épanouissent en moi, velues ou glabres, fermées ou béantes, et obnubilé, je perds le contact. Dès que je cesse de créer mes appendices par un effort de volonté et d'attention, ils s'évanouissent. Je les relance, ils ne rencontrent plus que des senteurs dif-fuses qui achèvent d'expirer. Dommage, j'aurais goûté encore à l'enivrement d'un entrecuisse féminin.

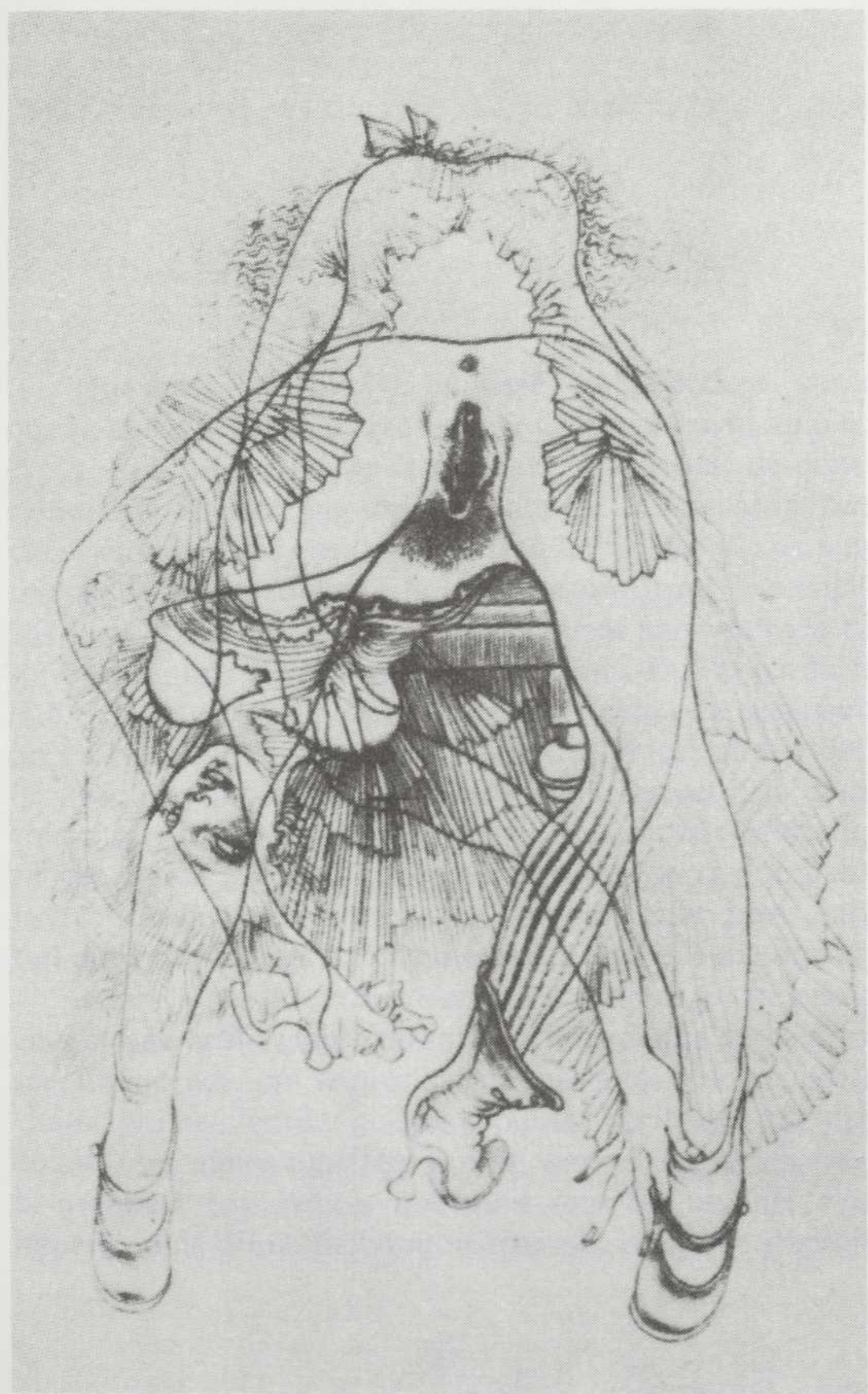
Tiens! D'autres odeurs, un peu froides, minérales,

par vagues longues et paresseuses. J'en cherche l'origine, étire mes rayons, les étire encore et encore, jusqu'à ce qu'ils s'amenuisent et arrivent à bout de course. J'ai dépassé les limites connues, franchi l'enclos que j'imagine être des murs; je pourrais croire qu'on a laissé une porte ouverte et que je me promène dans un couloir. Me concentrer, avancer un peu plus. Éther, camphre et ça, médicament? poison industriel? Puis, vapeurs de nourriture, thé, carottes cuites, sauce poivrée. Chaleur: un être vivant. Disparu, dépassé. Où suis-je? J'ai peur. Brusquement, je reviens en moi, m'y pelotonne, tremble. J'ai été imprudent; si le fil s'était rompu, comment aurais-je retrouvé mon chemin? J'aurais erré, âme en peine qui regrette les mondes merveilleux restés dans un crâne et à jamais inaccessibles.

Encore sous le coup de l'émotion, je décidai de limiter dorénavant mes pérégrinations; tout au plus laisserais-je mon odorat flotter autour de ce qui pourrait être un lit. Pas loin, jamais plus hors de ce qu'il convient d'appeler, par analogie, ma chambre. J'ai tenu parole, me contentant de l'univers en gestation dans mon cerveau, et, à l'occasion, pour me détendre, d'une promenade de mes mains sur ma peau. Toutefois, mes antennes ne se rétractent plus complètement; même quand je suis distrait, elles demeurent déployées, à l'affût de la nouveauté. Cela m'est très utile, je peux détecter une présence près de moi, connaître le moment précis de son arrivée, celui de son départ.

Chaque visite me sort de mes travaux. Inventaires, inventions, carnages, baisers, réminiscences et prospective, je laisse tout en plan et deviens limier sur la piste d'une proie. Un pur instinct. J'ai vite appris à identifier chaque visiteur. La beauté pulpeuse qui apporte le brouet, la

femme sèche qui me donne des médicaments, celle qui se contente de m'observer de loin, celle qui lave le plancher, l'homme qui me baigne et me linge, les deux jeunes filles qui soulèvent le drap pour contempler mon pénis, sans doute rire de nervosité. Hommes et femmes, ils sont tous excités à des degrés divers par ce corps viril mais inoffensif. Grâce à mon nez, je sais ce qu'ils font, ce qu'ils ressentent. Les pensées embaument ou empestent, c'est selon, les sentiments encore plus. À chacune de ces choses vaporeuses correspondent une démarche, un corps, un visage, un regard et une voix. Des êtres d'une beauté que la nature ne saurait égaler, ni même approcher, infiniment plus harmonieux que ceux dont je conserve le souvenir.



U
que s
du lit
cience
choses
tait p
lais le
son v
tête,
qu'or
tes au
enlev
rie ce
L'ère
sait d
A
ches e
sée, u
chatte
cuisse
la pr
hyper

Une fois, celle que j'ai baptisée «la directrice», parce que sa tâche se limite à arroser la fougère, se tenait au pied du lit à me regarder. Je la fouillais, par acquit de conscience car elle est quasiment inodore, et j'ai senti une chose étonnante: à l'encontre de son habitude, elle ne portait pas de culotte sous sa jupe, robe ou uniforme. Je recueillais les flots de parfums qui s'écoulaient sans entrave de son ventre, m'en empiffrais, m'en grisais. Et j'ai perdu la tête, je me suis masturbé. Elle se transforma en encensoir qu'on balance; des nuages d'aromates s'étiraient en volutes autour de nous. Avec douceur mais fermeté, sa main enleva mes doigts de mon sexe. Je crus d'abord à la prudence cependant elle saisit mon membre et le serra à la base. L'érection s'accrut, je roulais et tanguais, mon pénis dansait dans sa paume. Qu'elle me branle! qu'elle me branle!

Alors, il y eut le frôlement de ses genoux sur mes hanches et une brûlure humide sur la pointe de ma verge dressée, un incendie qui se propagea à tout mon être lorsque la chatte grasse s'enfila jusqu'au pubis. Ses fesses sur mes cuisses, ses mains agriffées à mon ventre. Je baisais pour la première fois depuis que mon sens du toucher s'est hypertrophié d'une façon monstrueuse, et ce que j'éprou-

vais n'avait rien de commun avec les joies prodiguées autrefois par le vagin. Le temps ne comptait plus car je décomposais chaque sensation en millions de fragments que je croquais un à un pour en exprimer toute la saveur. Coït atemporel. Cette femme me chevauchait de toute éternité, crinière en flamme, croupe en feu, cavale céleste dont les sabots piétinaient mes neurones. Le fruit pourri de ma tête éclatait, semant ses graines à tous les vents pour engendrer autant de mots. Extase et douleur enchevêtrées.

J'ai envie de caresser le corps de ma séductrice, puis me ravise de crainte que mes doigts ne rencontrent rien. Et quand l'orgasme survient, tout en moi rugit si fort qu'un écho de mon cri filtre peut-être entre mes lèvres: une main se pose en bâillon sur ma bouche. Et je jouis en croyant mourir. Un poids s'étend sur ma poitrine et une morsure se fait à la base de mon cou. Lorsque je reviens des limbes, je suis seul dans l'odeur atténuée du plaisir. Peur d'avoir rêvé. Pourtant, mes inventions ne possèdent pas ce flou qui gomme des séquences et fait disparaître la solution de continuité, ce manque de rigueur des enchaînements et cette improvisation qui sont la marque du réel.

Réel! Voilà le nom de la maladie que m'a laissée ce rapport vénérien. Mal qui empire: la femme revient fréquemment monter l'automate phallique que je suis pour elle. D'une fois à l'autre, l'idée d'un extérieur s'impose à moi avec plus de virulence, jusqu'à me faire trouver morne et répétitive la vie enclose dans mes lobes cérébraux.

J'ai eu le désir, non pas de retrouver le monde que j'avais perdu en même temps que l'ouïe et la vue, mais d'en découvrir un autre, infiniment plus riche que l'ancien grâce à l'ablation des deux sens jugés primordiaux, absence qui autorise d'autres modes d'appréhension, une

communication à des longueurs d'ondes différentes. À cause de ces baisés, je languissais dans ma carcasse, rêvais d'ailleurs, et ce qui devait arriver arriva: une fois que mon nez constatait que j'étais seul, je partis en goguette. D'abord, je tâtai le lit, parcourus sa surface. Une couche ordinaire. Barreaux de métal à la tête et au pied. Y avait-il un sol? Cramponné au matelas, je laissai pendre mes jambes, et quand mes orteils touchèrent le concret d'une surface, rassuré, exultant, je me jetai littéralement par-dessus bord. Masse gélatineuse, je coulai, croulai et m'étalai. Un carrelage froid et d'une dureté incroyable, qui fleurait la cire. Le monde existait! Ce plancher, je l'ai caressé, je l'ai senti, je l'ai embrassé.

Pas question de marcher avec ces muscles inactifs depuis si longtemps. Limace, je rampai sur le chemin de bave que je traçais. Les quatre pattes du lit, celles d'une table de chevet, une bassine en dessous. Par cercles concentriques, je couvris tout l'espace jusqu'à ce que je heurte la base d'un mur que je longeai en me traînant sur le ventre. Un rectangle: trois fois ma longueur d'un côté, quatre fois de l'autre. La fente sous la porte par où m'arrivait un filet d'odeurs affriolantes, murmures olfactifs de la vie d'une multitude d'êtres. Écrasé par l'émotion, je retournai à ma couche et m'y hissai avec peine.

Je souriais béatement. Le monde avait survécu, qui m'appelait! Et j'ai commencé de m'ennuyer, de trouver le temps long, de m'horrorifier de celui que j'avais dilapidé par ma réclusion volontaire. L'esprit à fleur de peau, j'ai attendu, attendu. Quoi? Qu'on vienne à moi ou que je reprenne assez de forces pour repartir à l'aventure, selon la première éventualité. J'acquérais l'impatience et l'insatisfaction, me désintéressais du tumulte qui se poursuivait

à l'intérieur de ma tête. J'aurais dû pourtant y être, à orchestrer la sarabande, à ordonner le chaos. Je me trouvais coincé dans la membrane infiniment ténue qui sépare l'être du néant. Ni chair ni poisson, j'attendais, j'attendais.

La première éventualité, c'est l'arrivée de l'homme à la bassine. Son odeur de musc me donne envie de crier de joie. Où est-il rendu au juste dans le scénario de sa paternité? Moi, j'en ai perdu le texte. À peine a-t-il rabattu le drap sur mes pieds que je l'attrape par l'uniforme et l'attire. Mes mains fébriles le palpent, il se débat. Un corps adipeux, des bourrelets, des plis, des rides, un crâne chauve. Dans ma tête s'efface le portrait du beau brummel, mais je n'ai cure tant je suis pris de passion pour le réel dont ce corps imparfait est la première représentation que je peux tenir. Cela me comble de bonheur: le monde me réinvestit, me reprend dans ses serres. Un état d'exaltation tel, que je défèque dans le lit; une joie telle, que je nous barbouille d'excréments. L'homme se dégage de mon étreinte et me frappe. Je ne cherche aucunement à me défendre de sa rage. Ainsi qu'un cordon ombilical, la douleur me rattache au dehors. Vas-y! Plus fort! Brise cette coquille où je m'emprisonne et m'isole, purge-moi le cerveau de tes poings comme tu me vides le rectum avec ton index. Et pour l'encourager à persévérer, je ris pendant qu'il me bat comme plâtre.

Après cette raclée que j'estimais salutaire, l'appel de l'extérieur enforcit. Dès que la souffrance des contusions s'atténua, je me glissai jusqu'au sol et m'y tortillai pour atteindre le mur. Je réussis à me redresser, à m'agenouiller. C'était un début, la station verticale viendrait en son heure. Face contre la paroi, mains étalées de part et d'au-

tre, je progressai sur les genoux, fis le tour de la pièce et reconnus la partie inférieure des murs. La poignée d'une porte, deux prises de courant, un calorifère, un piédestal surmonté d'une plante en pot, l'appui d'une fenêtre. Et me revoilà au lit qui, dans cette position, m'arrive à hauteur de la poitrine. Comme je n'étais pas encore repu, j'explorai avec minutie la table de chevet. Une tablette. Vide. Plus haut, un tiroir. Il contenait des feuilles de papier et deux crayons à mine. Dessus, un verre et une carafe d'eau.

Aussi ravi que Christophe Colomb quand il crut découvrir les Indes, je regagne ma couche et, désœuvré, compte les battements de mon cœur afin de mesurer le passage des minutes. Je m'imagine déjà marchant comme tous les autres bipèdes, mains tendues pour parer les obstacles ou m'aidant d'une canne blanche, promenant de par le vaste monde un nez et une peau en éveil. Et tout ce qui me tombera sous la main, je le porterai à ma bouche pour le goûter d'abord, l'avaler ensuite, m'appesantir afin que mes pieds ne quittent plus le sol. Combien de temps je demeurai dans cet état, je l'ignore. J'avais dépassé le cap des deux cent mille pulsations cardiaques quand je cessai d'en tenir le compte, et mon attente se poursuivit longtemps après.

À la tentative suivante, je parviens à me redresser complètement en prenant appui au mur et, m'y plaquant ainsi qu'un lézard, j'arpente le périmètre de mon enclos. Aucun cadre ou décoration aux murs. Une fenêtre que j'ouvre de peine et de misère tant je suis faible et manque d'équilibre. De l'air glacial. Pas d'odeur. Sans doute une nature figée sous une chape de neige. Agrippé à l'appui de la fenêtre par peur de chuter dans ce vide qui m'attire, je vois par les yeux du désir un monde en tout point sembla-

ble aux images anciennes et qui s'étale à l'infini, plaines, fermes, villages, montagnes, villes, océans, je vois avec les yeux de la nostalgie les signes de l'activité humaine, cheminées d'usines, autoroutes, ports aux grues animées, ciel quadrillé de traînées de réacteurs. Vertige qui me fait reculer la tête, envie de me précipiter par l'ouverture, quitte à me briser les os, angoisse que ce froid signe l'inexistence de l'ailleurs. Me faut savoir. Une main desserre son emprise, avance en hésitant. Brûlure d'un métal glacé. Une tige, une deuxième, et d'autres, parallèles. D'épais barreaux! La peur de la chute fait place à la rage de la savoir impossible. Cette grille constitue la preuve d'un dehors qu'elle interdit du même coup. Je cours — si on peut appeler ainsi une reptation verticale — jusqu'à la porte. Fermée à clé. Au niveau des yeux, un guichet, clos. Désarroi. Je reflue jusqu'au lit et longtemps j'analyse la situation.

Pour retrouver le monde, je devrais me soumettre à ses règles. Pas question de poser mes conditions, tout au plus pourrais-je, en usant de ruse, moduler la vitesse de ma réinsertion. Et même si cela s'avérait possible, serait-ce suffisant? On ne prend pas le monde dans l'obscurité et en silence, ainsi qu'une fille sous le toit où dort son père. Faut d'abord la noce qui légitime l'acte. Pour qu'on me redonne accès au monde, je devrais au préalable en exprimer le désir, en parole ou par d'autres moyens, accepter sa langue codifiée et nivelante, les slogans du pouvoir, montrer patte blanche, fournir des preuves de bonne volonté afin que s'ouvrent les barrières sur une liberté surveillée; qu'on sache que j'entendrais les fanfares et marcherais au pas dans la masse. Rien de moins qu'un donnant, donnant: ma vie intérieure en échange d'une vie sociale, mes fantasmes contre le droit de consommer. Aucun marchan-

dage possible. Un processus que je prévoyais interminable, ce qui m'attristait car le monde je le voulais gratuitement, de suite, en entier, quitte à ne pouvoir l'ingurgiter qu'à petites bouchées. Je refusais d'envisager toutes les conséquences de pareil contrat et j'échafaudais des plans, me concentrais sur la marche à suivre, sautais sans transition de l'espoir le plus insensé à une détresse non moins déraisonnable. Qui contacter en premier? L'homme au bassin? celle qui me monte? celui qui m'ausculte? celle qui nettoie le plancher? D'aucun je ne pouvais prévoir les réactions. Mon approche provoquerait un chambardement de nos rapports, il me fallait donc opter pour la bonne personne, celle qui l'accepterait. Je me rappelais à quel point les gens détestent tout changement au rituel établi, fût-il une embellie du sort, une guérison ou le bonheur.

À la longue, un peu de bon sens m'est revenu. J'ai pensé aux barreaux, à la porte fermée à clé. La liberté n'était-elle pas en deçà, bien en deçà, en moi? Cette chambre: des entrailles maternelles enfermées dans les entrailles d'un édifice lui-même dans le ventre d'une ville, un emboîtement sans fin de poupées gigognes, jusqu'à cet effroyable utérus qu'est la planète. On ne finit jamais de naître, on passe d'un ventre à un autre, rien de plus, car le système n'a besoin que d'avortons, surtout pas d'adultes qui risquent d'inventer des langages qui le nient. Pour briser le cycle infernal, il suffisait de fermer les yeux, crisper les poings, taper du pied en enfant rageur et crier «non!». Maintenant que j'ai défoncé la panse, que je me suis accouché, je retournerais m'enfermer dans les viscères? Non! Encore non. Pour échapper définitivement aux codes, aux lois, à la mort qu'il faut payer de sa vie, à la dictature du passé, à la contrainte de l'avenir, posséder

enfin ce qui m'a toujours été refusé, le présent, je vais pousser jusqu'à son point extrême le cannibalisme qu'est toute existence, cette fois dévorer le sac utérin, le placenta, les ovaires, l'utérus. Le corps social, la matrice universelle.

J'en étais à ces réflexions, flânant sur les sentiers d'axones entre les terminaisons nerveuses des sens et mon cerveau, quand j'ai senti des convulsions dans ma tête. Secousses, tremblements de la matière grise, craquements de la boîte d'os. Revenu en hâte dans mes terres intérieures, j'y ai trouvé l'anarchie. Mes créatures se découvraient une volonté propre, commençaient de vivre pour elles-mêmes. Les bruits et les voix, que j'avais patiemment séparés, à nouveau s'emmêlaient en un effroyable babélisme; les images confondues se muaient en visions d'apocalypse; le jardin que j'avais aménagé pour mon agrément redevenait jungle inextricable où je ne pouvais progresser qu'en sabrant. Saccagées, mes campagnes: grappes de pendus aux arbres, piloris offrant des banquets aux corbeaux, enfants cloués aux murs des granges, femmes empalées sur les mâts et les piquets, cohortes d'êtres squelettiques, aux yeux hagards, errant sans but; en flammes, mes villages: hurlements d'agonie, puanteurs de chairs brûlées, grésillements des graisses fondues, pétassements des os calcinés, bûchers sur lesquels expiraient des populations entières; en ruines, mes villes: rues où s'empilaient des corps dépecés entre lesquels s'affairaient des chiens gras aux babines retroussées, égouts dégorgeant des flots rouges où les rats naviguaient sur les cadavres ballonnés d'enfants ventrus, et des maisons encore debout venaient les cris des suppliciés qu'on défenestrait lorsqu'ils avaient expiré. Partout dans ce monde en folie grouillaient et proliféraient des bêtes de cauchemar, des démons surgis de

l'enfance, dont le seul but était ma destruction. J'ai compris que la violence se déchaînait parce que je n'avais pas été là pour l'assumer; l'horreur et la cruauté, je devais les incarner si je voulais survivre dans un univers pacifié. Alors je suis devenu le plus abominable des monstres. Chronos dévorant ses enfants bâtards et les fruits de leurs accouplements iniques, j'ai ravalé les créatures d'enfer et le mal qu'elles engendraient. Et au prix d'une longue coprophagie, j'ai nettoyé mes mondes, redonné à chaque être, chaque son et chaque vision sa nature propre. Un dieu ne s'absente pas longtemps de sa création sans en subir de lourdes conséquences. Il se peut même qu'on ne l'y laisse pas rentrer.

Ainsi, je perdis de vue l'extérieur, j'oubliai mes futilités visées sur lui, et l'absurdité de ce désir de sortir de moi m'apparut évidente. En venir à croire, à force d'espérance, qu'il y a autre chose qu'un vide qui absorbe la vie! J'allais troquer l'infinie diversité de mon intérieur, sa subtilité, pour un désert stérile, planté par moi de bornes épaisses et sans grand intérêt: quelques odeurs vite coutumières, quelques surfaces d'une exécration uniforme. Lâcher la proie pour l'ombre.

Peur rétroactive que mon coup n'ait réussi. Je me renfermai dans les profondeurs de mon corps et restai longtemps sans me rendre à ma peau, mes papilles gustatives ou mes bulbes olfactifs. Je me revoyais avec effroi et pitié, couché sur le matelas, les tentacules buissonnant à partir du nez, la bouche ouverte, la peau avide, qui attendais avec ennui qu'il vienne quelqu'un, qu'il se produise quelque chose, n'importe quelle agression. Qui trouvais le temps long! Le temps... Triste idiot! Mais peut-être faut-il que la tentation vous morde une fois jusqu'à l'os pour être en-

suite immunisé contre elle. Plus de danger pour moi, dorénavant hors de portée des crocs. Les sens, je les utiliserai comme de simples dérivatifs, pour de brèves escapades hors de mon crâne mais pas de ma carcasse, histoire d'oublier un peu ma tâche prométhéenne, l'équivalent du sommeil qui me permettait autrefois de m'extraire salutairement du monde des autres, d'abolir pour quelques heures leur loi. Maintenant que je suis revenu à la raison, il n'y a d'ailleurs qu'en moi. La bassine sous mes fesses? les mains qui me soignent? la nourriture dans ma bouche? C'est simple, mon envie les invente. Le père qui me bercerait, la femelle qui me monterait et celle qui laverait le plancher ne se manifestent plus. Ne vivent que ceux qui m'habitent.

Parce que la création est perpétuelle et que mon cerveau forcément limité s'encombre vite, j'ai trouvé le moyen de le vidanger. J'écris. Des images, des constructions, des rêves; détritiques que je rejette. Et le papier déniché dans la table de chevet torche mon cerveau. J'écris, sans doute de travers et dans l'illisibilité, cela n'a aucune importance. J'écris, et les mots, mes véritables créatures, se bousculent pour s'échapper; il se produit en moi un tourbillon ainsi qu'au fond d'un évier dont on retire le bouchon. J'écris, comme on promène une torche dans la nuit, l'ombre de la main empêchant de voir où l'on pose ses pas. J'écris, sans autre motif que l'hygiène. En secret, du moins je le suppose. Une page à la fois. Quand elle est pleine, je m'en débarrasse. Pas question de laisser un texte, un témoignage, des traces; j'écris pour changer la vie, modifier mon paysage intérieur, me bâtir et me déconstruire. Je commencerai par faire disparaître ces pages en les mangeant; opération répugnante, l'impression de bouffer de la charogne. Une solution plus simple s'im-

posera à moi: clopiner jusqu'à la fenêtre, dont pour les besoins de la cause je veux bien admettre l'existence, l'ouvrir et y jeter le papier souillé d'encre. Bon débarras!

J'ai ensuite un moment de tranquillité pour donner corps et substance à mes idées et à mes peurs, habiter mes rêves, régner en bon roi sur mes sujets ou chevaucher à la tête de mes Huns en semant la mort. Être. Il me vient des rages de destruction, de brusques explosions de colère ou une cruauté minutieuse et patiente auxquelles je peux donner libre cours sans craindre de conséquences fâcheuses, sans m'attirer de représailles, car rien ne meurt jamais qu'un peu de moi.

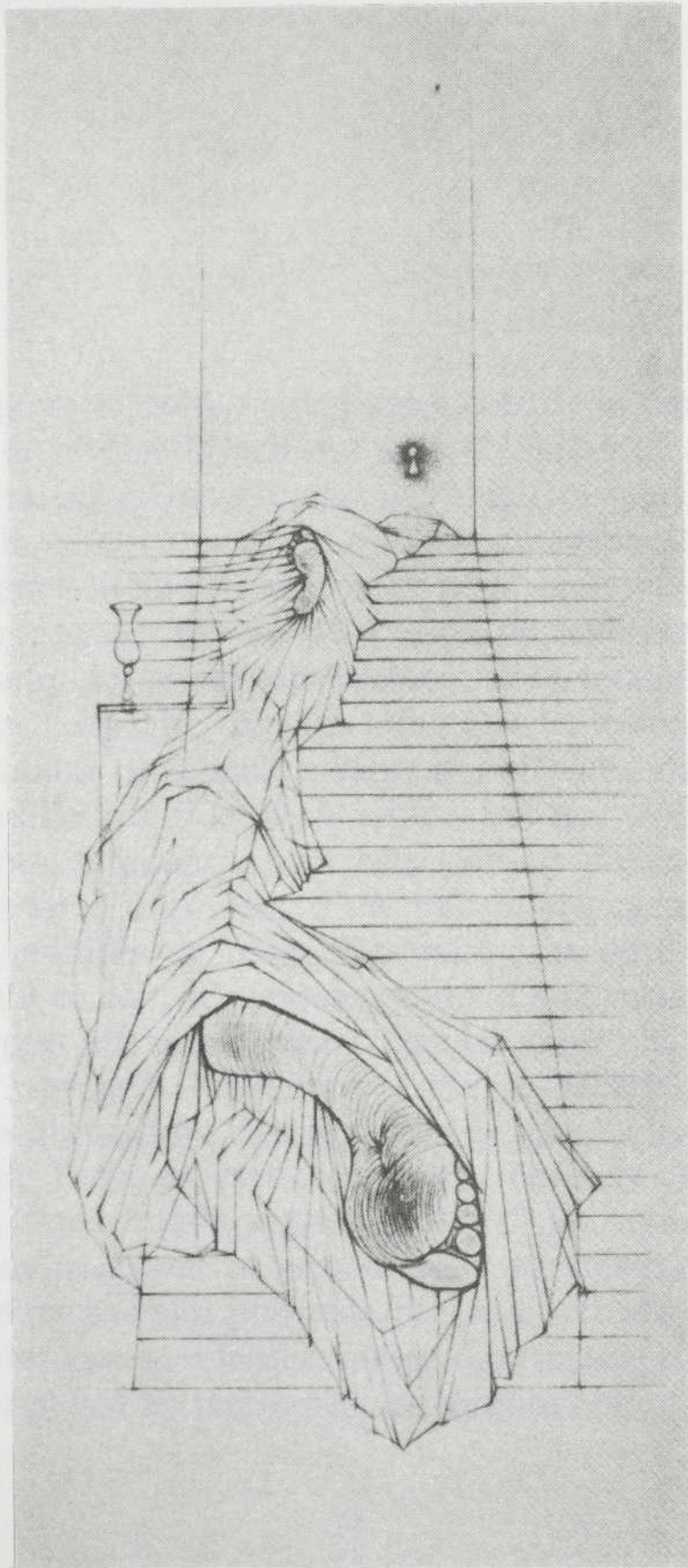
Resurgissent les visions d'horreur assénées autrefois par les actualités — massacres de Beyrouth et d'ailleurs, génocides, famines, attentats terroristes. Je les retrouve soigneusement conservées dans mes archives, encadrées, agrandies parfois, qui décorent des salles du cortex, théâtres où elles s'animent au gré de ma fantaisie. Se rejouent les crimes, les mitraillages, les lapidations et les bombardements qui forment le quotidien de l'humanité. Morts d'hommes, de femmes, d'enfants. Même d'un chien qui passait là par hasard. Victimes, victimes, victimes. Un seul bourreau en qui s'amalgament tortionnaires-fonctionnaires, foules déchaînées, révolutionnaires sans scrupules, assassins psychopathes, justiciers sadiques, prélats de toutes les inquisitions. Les mains sales de l'histoire...

J'agis en toute impunité. Les cadavres déchiquetés, les témoins impuissants et les complices complaisants, je les ensevelis dans le papier sous une couche d'encre. Plus de preuves, pas de crimes! Et le plus beau de l'affaire, c'est que personne ne souffre vraiment. Les acteurs, je les recrée, neufs, frais, intacts, prêts à subir mes prochains

accès de fureur. Gilles de Rais n'était qu'un pauvre sot sans imagination; en eût-il été doté, qu'il n'aurait pas entassé des centaines de cadavres d'enfants dans les oubliettes de son château, et l'on s'en souviendrait encore comme du valeureux compagnon d'armes de Jeanne D'Arc, non à travers la légende de Barbe-Bleue.

Après, je deviens bon. Tantôt anachorète en prière, tantôt apôtre dans une léproserie, tantôt confesseur qui apaise les consciences, tantôt prêcheur qui attise la ferveur, je finis par être Celui qu'on attendait. Les paralytiques marchent, les aveugles voient, les putains retrouvent leur virginité, les petits enfants mangent dans ma main comme des moineaux, les adultes s'abreuvent de la joie qui coule de ma bouche, on me suit avec respect, on m'adule, on m'encense, on pleure de bonheur parce que j'ai touché un front, du blé germe sous mes pas, des poissons naissent dans l'eau où je baptise. Je suis la voie où ils marcheront sans jamais s'interroger sur le but de la procession. Et je me découvre un pouvoir infiniment plus grand que lorsque je violente: je les possède, je les contrôle, je les manipule et ils en redemandent. Je monte sur la croix pour sauver l'humanité que représente cette foule à mes pieds; sur les visages je lis des émotions diverses, amour, pitié, haine, compassion, plaisir, mais quelles que soient leurs dispositions du moment, à la fin ils passeront tous par la même porte étroite, le chas de l'aiguille, ils donneront leur vie pour racheter la mienne, se soumettront volontiers au martyre en rivalisant entre eux pour me glorifier dans la mort. Et tout finira une fois encore dans le sang, le feu et les larmes.

sot
pas
ou-
ore
ne
re,
qui
er-
yti-
ent
ain
qui
le,
ché
ent
ont
ie
que
e et
hu-
sa-
om-
ons
orte
our
yre
Et
es.



atres. Eha
dehik au
elatem,
A, ce qui
rentes au
dant de
une des
s'agit de
une. Sa
ditam,
s'agit
de
de
de per
e confie
l'ame. Les
est en la
dant il
sont qui
l'ame au
de plus
s'agit

J'ignore ce qu'il y a de l'autre côté de la fenêtre. Un parc ou un jardin? M'arrivent parfois l'odeur du soleil sur les feuilles, le parfum sirupeux des bourgeons qui éclatent, celui de la terre retournée, et par moment, plus rien, ce qui signifie peut-être que le gel couvre le sol... ou que mon nez a fini de me jouer des tours! Au-delà de cette verdure? Je sens l'huile, des gaz d'échappement et le caoutchouc des pneus sur l'asphalte. Et plus loin? Quand le vent souffle dans la bonne direction, je capte des effluves marins. Ça ne sent ni l'algue ni le sel, le rivage doit être trop distant, seulement l'humidité. À la réflexion, il pourrait s'agir d'une rivière, d'un lac, d'un bois marécageux ou de champs mouillés de rosée. Des pâturages de montagne. Quoi qu'il en soit, je pressens qu'il y a une vastitude par-delà la route et j'aime à penser que les pages que je confie au vent voyagent longtemps; l'une se déchire dans les branches d'un arbre, l'autre se plaque dans la boue qui la détrempe; l'une est piétinée par des bestiaux rentrant à l'étable, l'autre tombe entre les mains d'un promeneur qui tentera de décrypter ce gribouillis, y parviendra mais ne comprendra pas plus pour autant. Leur sort importe peu, à condition que mes feuilles soient disséminées et que personne ne puisse les regrouper, les recouper pour y trouver

un sens. Il n'y en a pas d'autre que la nécessité des images, le plaisir des mots. L'informe éjaculation de mon cerveau. C'est vrai qu'un esprit retors parviendrait à décoder les taches de sperme sur un drap, à la manière d'une voyante qui lit dans les feuilles de thé ou le marc de café. Aucun sens, mille si l'on veut, dépendant de l'humeur et de l'éclairage.

J'espère que le vent emporte mes feuilles par des chemins chaque jour différents, et que chacune, selon l'état hygrométrique de l'air, la pression barométrique et la quantité d'encre qui la leste, décrit une trajectoire qui lui est propre. Il est des fois où j'émaille la page de points de suspension afin qu'elle vole plus loin que la précédente surchargée de ratures; je varie la largeur des marges, la longueur des phrases. Voilà à quels enfantillages me réduit le besoin de vidanger ma tête, à quels aléas je m'en remets. Mais je crains que ce ne soit peine perdue, que cela ne suffise pas à me protéger du sens qui se fait malgré moi. Peut-être a-t-on surpris mon manège et installé à l'extérieur de la fenêtre une volière pour intercepter mes pages? Ou bien des enfants armés de filets à papillons leur donnent la chasse contre la promesse d'une prime. J'ai le sentiment que l'on m'a récupéré, que mon amusement n'est plus gratuit. Qu'il sert. À quoi? À qui? Allez savoir! On élève bien les escargots, les moules et les lombrics. Rien ne se perd. Même les bactéries dont on manipule l'héritage génétique, qu'on programme afin qu'elles produisent des déchets utilisables. Moi seul échapperais à cette règle?

Chose certaine, depuis que je me déleste sur le papier des monstres et des anges que j'engendre, mon ordinaire s'améliore. Des fruits et des friandises sur la table de chevet, les draps parfumés; des repas fins, du vin, la cigarette

qu'ensuite on me fait fumer; le stock de papier qu'on renouvelle; ces doigts, ces lèvres, ces vulves qui me caressent: on me bichonne, on me dorlote, de la même façon que certaines espèces de fourmis entretiennent des pucerons pour obtenir leur miellat. Oui, je suis une énorme larve à miel et une fourmilière grouille autour de moi, qui m'engraisse et prospère de mes déjections. Je nourris les fantômes des autres ou nourris les autres de mes fantômes. Et, je le crains, ils alimentent les miens en retour. Cycle infernal. Encore l'histoire de la poule et de l'œuf, la question de l'antériorité. De moi ou du néant, qui engendre qui?

Je ne parviens plus à me débarrasser du réel que par intermittence, mes créations sont impuissantes à l'effacer tout à fait, il repousse en têtes d'hydre. Sentiment que je ne pourrai jamais cesser de pondre, mon cerveau branché sur l'appareil à dialyse du monde.

On me déconnectera bien un jour...

Maquette de couverture: Jean Villemaire

Illustrations: Hans Bellmer

Photocomposition: Atelier LHR

Impression: Ginette Nault et Daniel Beaucaire
Saint-Félix-de-Valois

Imprimé au Québec, Canada

Sourd et aveugle — accident ou maladie? —, muet par choix, un homme, dans un lit d'hôpital, a perdu le sens du temps. Grâce au toucher et à l'odorat, il part cependant à la découverte d'un autre monde, infiniment plus riche que le réel, le dépassant en violence et en sexualité. Mais ce nouveau monde du silence et de l'obscurité le décevra, se révélant encore plus futile et stérile que le sien propre qui est tout tourné vers l'intérieur et le désir de créer. Récit d'une folie, métaphore de la création, *Amen* poursuit le procès de la raison et de l'hypocrisie sociale entrepris par Jean-Yves Soucy dans ses plus récents livres.

Né à Causapscal au Québec en 1945, Jean-Yves Soucy publie régulièrement romans et contes depuis 1976. En 1987, il fait paraître à la revue *les Herbes Rouges* une nouvelle intitulée *les Esclaves*, et en 1988 un livre de récits, *la Buse et l'Araignée*, aux Éditions des Herbes Rouges.